

Le propos de l'auteur aurait cependant beaucoup gagné s'il avait été accompagné d'une brève introduction contenant la synthèse de ses présupposés et si, d'autre part, les grandes articulations du livre avaient été soulignées de manière plus didactique. A cause de la juxtaposition des chapitres, il n'a pas su toujours éviter les répétitions. Enfin il est tombé parfois dans ce défaut commun aux critiques contemporains, la logomachie : l'emploi de néologismes difficiles et de phrases alambiquées n'a pas de force probante en soi. Il n'en reste pas moins que, sur de nombreux points, ce livre est très suggestif et qu'il donne envie de lire les livres qu'il présente.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

Nada TOMICHE, *Histoire de la littérature romanesque de l'Egypte moderne*. Paris, Maison-neuve et Larose, 1981. 24 × 16 cm., 255 p.

Ouvrage classique par son plan et sa méthode d'analyse, ce livre a pour première qualité de fournir un très grand nombre d'informations sur la littérature égyptienne contemporaine. Une remarque concerne le titre : l'adjectif *romanesque* laisserait croire son sujet assez restreint, alors qu'il aborde aussi le théâtre et la poésie.

La première partie va de la renaissance arabe du XIX^e siècle à la seconde guerre mondiale (p. 11-64). Les auteurs et les thèmes de cette période ont déjà été étudiés ailleurs. Le présent livre se distingue cependant par sa volonté de replacer la démarche des écrivains dans leur contexte culturel à travers les textes publiés dans la presse et les périodiques, ce qui manque habituellement aux critiques de chambre.

La deuxième partie (p. 67-137) va de la seconde guerre mondiale à la grande défaite (1938-1967). Un certain flottement existe dans cette division. En effet « Nağıb Mahfûz : première période » est classé dans la partie précédente alors qu'il commence à publier en 1938. L'auteur a divisé cette période d'après les genres : roman, nouvelle, théâtre, auxquels elle a ajouté un quatrième chapitre sur la langue. Cette classification est reçue, mais elle présente l'inconvénient d'étudier un même écrivain à quatre endroits différents. L'auteur montre bien l'évolution décisive qui s'est produite alors.

Le passage est clair du monde occidental à la société arabe, d'une vision sans angoisse métaphysique au monde tragique, du réalisme au symbolisme, du personnage/héros au personnage/révélateur. C'est valable pour le roman, mais la nouvelle reste le cadre privilégié de l'expérience littéraire : fascination de l'Occident, nostalgie du passé, expression de l'irrationnel, réalisme socialiste, conte intellectuel d'avant-garde. Le théâtre évolue à travers un symbolisme renouvelé sous l'influence de la nouvelle vague, à côté d'écrivains désespérés aux recherches audacieuses et de partisans de la lutte des classes. Le tiraillement entre la langue pseudo-classique et le dialecte crée un style nouveau qui cherche à imposer une langue tierce, influencée par l'extension du parler du Caire.

La troisième partie (p. 141-200) couvre les dix années qui vont de la défaite à la normalisation (1967-1978). Une petite anomalie concerne encore Nağıb Mahfûz, puisqu'à la page 144 l'auteur

parle de sa « quatrième période », alors que p. 78 la « deuxième période » couvrait les années 1959-67 : où est passée la troisième période ? Les écrivains se taisent ou se réfugient dans l'hermétisme : l'auteur explique ce phénomène par la censure. Dans les nouvelles surtout, apparaît un désarroi surréaliste. Le théâtre sans réalité profère une langue à la rhétorique éclatée. Le monde devient apocalypse et désagrégation de l'homme. Mais les genres traditionnels ne sont pas morts : textes néo-réalistes, contes psychologiques, récits folkloriques, autobiographies, romans patriotiques. La littérature des prisons et la manifestation des options politiques sont le résultat des événements de 1973.

La conclusion (p. 201-211) est excellente. L'auteur y montre avantageusement son esprit de synthèse. Trois courants se dessinent au début du siècle : le réaliste accepte, le nationaliste sent la fierté retrouvée de la bourgeoisie montante, le passéiste est en opposition latente. Après la deuxième guerre mondiale, il faut choisir, l'œuvre littéraire présente une image collective. En 1952, c'est le recours au symbolisme. La littérature est à lire à deux niveaux. Elle évolue entre l'absurde et le surréalisme. La révolte ne surmonte pas le problème de la prise de distance par la langue. Après 1967, la narration se brise dans un rejet du monde extérieur chaotique. L'avant-garde essaie de déconditionner la société égyptienne, avant la reprise en mains par les autorités en 1973.

Plusieurs observations sont à faire sur la bibliographie. D'abord je ne m'explique pas la présence des ouvrages de Duvignaud, Goldman, Ionesco, etc ... S'agissant de personnalités, on a toujours intérêt à s'appuyer sur un ouvrage essentiel : ainsi sur Sayyid Darwīš le livre de Maḥmūd Aḥmad Ḥafnī, sur Šawqī la thèse d'Antoine Boudot-Lamotte, sur Ġubrān celle de Ḥalil Ḥāwī, sur Nu'ayma celle de Nijland etc ... Ensuite il est bon de donner les références précises des textes traduits en français pour servir de points de repères, surtout s'il s'agit de Maḥmūd Taymūr, Tawfiq al-Ḥakīm, Ṭaha Ḥusayn, Naġib Maḥfūz ou Iḥsān 'Abd al-Quddūs. D'autre part la liste des œuvres des écrivains s'arrête trop souvent au seuil des années 70. Enfin une inconséquence est à relever dans la classification qui se fait tantôt par le prénom (Yūsuf Idrīs), tantôt par le nom (Sibā'i Yūsuf al-). Les exemples sont nombreux et le non-spécialiste s'y perdra certainement.

L'histoire de la littérature est un genre difficile. Le présent ouvrage s'y rattache. Il contient un nombre considérable de renseignements et comporte surtout un bon résumé des œuvres analysées : il fait vraiment connaître la littérature égyptienne contemporaine. Il aurait gagné cependant à plus de rigueur dans la conception générale.

Jean FONTAINE
(I.B.L.A., Tunis)

II. ISLAMOLOGIE, PHILOSOPHIE.

IBN HAZM (Abū Muḥammad 'Alī), *Al-Uṣūl wa-l-furū'*, éd. Ibrāhīm Hilāl, Suhayr Abū Wāfiya et Muḥammad 'Aṭīf al-'Irāqī, Le Caire, 1978. In-8°, 430 p. en deux parties.

Un an avant la parution de la *Kāfiya fī l-ğadal* d'al-Ğuwaynī dont j'ai rendu compte précédemment⁽¹⁾, deux professeurs de l'université féminine d'Aïn Chams : le Docteur Ibrāhīm Hilāl et le Docteur Suhayr Abū Wāfiya nous livraient, en collaboration avec le Docteur 'Alī al-Andalusī de l'université du Caire, l'édition d'un ouvrage d'Ibn Hazm, *al-Uṣūl wa l-Furū'*. Il nous faut les féliciter pour cette entreprise d'autant plus méritoire que l'authentification et la lecture du manuscrit n'étaient pas sans problème. Le Docteur Ibrāhīm Hilāl s'en explique d'ailleurs avec scrupule et précision (p. 82-89).

En avant-propos (p. 3-4), on nous donne la répartition du travail entre les trois éditeurs. L'établissement du texte est le fruit de la collaboration des deux professeurs d'Aïn Chams. Madame S. Abū Wāfiya nous retrace la vie et l'œuvre d'Ibn Hazm. Sérieusement documentée, cette introduction aborde la question de la pénétration, en Andalousie mālikite, du šāfi'iisme et de l'aš'arisme (p. 34, 45 et 59) et surtout celle du zāhirisme (p. 44 sq.) dont le responsable est, selon l'auteur, le faqīh A.A.b. Muḥammad b. Qāsim (m. 328/939) qui voyagea en Orient et y rencontra le fondateur de l'école. Il y suivit ses cours et, en dépit de sa fidélité au mālikisme, copia ses ouvrages et les rapporta en Andalousie.

De la p. 86 à la p. 89, le docteur Hilāl présente le manuscrit dont l'appartenance à Ibn Hazm fait problème : l'ouvrage n'est pas signalé dans les corpus bibliographiques et en outre, l'*unicum* édité présente des ambiguïtés troublantes. En effet, le manuscrit qui fait partie d'une *mağmū'a* débute par une page de garde donnant le nom de l'auteur et le titre retenus par l'éditeur. Cette page est doublée un peu plus loin (photos p. 119 et p. 125) d'une autre page de garde avec le titre : *Kitāb al-uṣūl wa l-furū' min qawl al-a'imma li-l-Rāzī*. M. Hilāl signale ce doublet fautif en l'expliquant par une insertion erronée mais ne souffle mot de la seconde erreur qui réside dans la fausse attribution du second titre à Faḥr al-dīn al-Rāzī. En fait le corpus de Brockelmann atteste bien l'existence d'un tel ouvrage mais l'attribue à Ibn Hazm (S.I p. 695). En revanche sous la rubrique consacrée à Faḥr al-dīn al-Rāzī ne figure aucun écrit portant ce titre.

Il n'en demeure pas moins que les arguments de l'éditeur en faveur de l'attribution de cet ouvrage à Ibn Hazm sont multiples.

- Il ne s'agit pas dans l'ouvrage des opinions des divers *a'imma* concernant les *uṣūl* et les *furū'*, mais de la leçon d'un certain Abū Muḥammad ; or, c'est bien la manière dont sont présentés les autres ouvrages d'Ibn Hazm (*Fīṣal*, *Iḥkām* etc...).
- L'attestation fréquente, au cours de l'ouvrage, d'auteurs andalous.

(1) *Bulletin Critique* I, 329.